

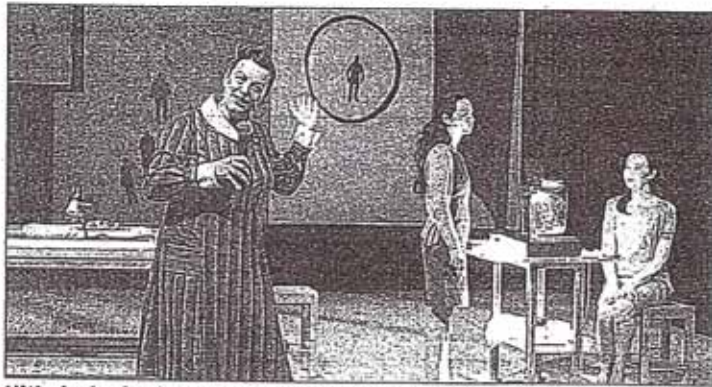
Photo Hervé Kielwasser

Théâtre

Mélange des genres

Pour évoquer le destin de l'ethnologue Germaine Tillion, la Comédie de l'Est a innové, en mêlant images, conférence et... opérette !

Spectacle Quand l'histoire frappe les trois coups



L'itinéraire hors norme de Germaine Tillion, une ethnologue qui a connu les camps de concentration. Photo Hervé Kielwasser

Spectacle-marathon à la Comédie de l'Est, « Il était une fois Germaine Tillion », c'est plus de 3 h 15 de représentation, et trois spectacles en une seule soirée.

Cinq comédiens, un mur d'images, de nombreux micros et un texte-fleuve qui décrit avec mioulttes détails trois périodes clés de notre histoire : Xavier Marchand n'a pas reculé devant la difficulté en mettant en scène une aventure ambitieuse et passionnante de bout en bout, *Il était une fois Germaine Tillion*.

À la clé, la personnalité hors normes d'une scientifique à la lucidité et au courage exceptionnels. Plus qu'un simple hommage, il s'agit d'une réflexion sur les mécanismes de l'histoire et de la guerre en particulier. Premier volet du triptyque, l'exposé des observations ethnographiques de Germaine Tillion dans les Aurès, alors partie coloniale de la France...

Didactique, dense et sans grande émotion, cette « conférence » a du mal à passer les feux de la rampe. Les contes et légendes locales ainsi que l'esprit facétieux de la scientifique apportent heureusement un souffle nouveau à l'exposé : les comédiens se métamorphosent en animaux extraordinaires, tout droit surgis de la mythologie méditerranéenne... Changement total de décor

avec un deuxième volet évoquant l'enfermement de Germaine Tillion dans le camp de Ravensbrück.

Rarement l'univers concentrationnaire aura été décrit avec autant de réalisme. Ironie et auto-dérision jalonnent la partition de l'opérette *Le Verfüghar aux enfers* une œuvre créée dans l'horreur des camps.

Les trois comédiennes y accomplissent une prestation absolument remarquable. Mimes chants et répliques décalées restituent la distanciation que Germaine Tillion avait su créer pour échapper au désespoir de la folie nazie. Techniquement, le jeu des acteurs est parfait et confondant de vérité, avec un petit bémol pour le rôle du conférencier, bien trop fade à notre goût.

La troisième et dernière partie — après un couscous royal servi pendant l'entracte — réservait une surprise de taille. C'est devant un mur d'images géantes de l'INA que nos cinq comédiens commentent ce que l'on nommait à l'époque « les événements d'Algérie ». Lecture de lettres, voix off et digressions écorchent et font mentir les images d'une guerre qui ne voulait pas dire son nom. Sociologues, journalistes ou simples témoins, les artistes retracent avec conviction les périodes marquantes de cette seconde moitié du vingtième siècle. Un devoir de mémoire, une parole vivante restituée par la magie d'un spectacle hors normes.

Dominique Feig

Il était une fois Germaine Tillion

Théâtre de la Créée / Marseille, le 12/3

Il était une fois Germaine Tillion est un étrange et puissant objet théâtral modelé par Xavier Marchand à partir de la vie et des écrits de la célèbre ethnologue et résistante (lire entretien dans César n° 284-fév). Dans un premier temps la pièce évoque, sous forme de conférence, les séjours que fit Germaine Tillion dans les Aurès en Algérie, alors qu'elle était jeune ethnologue. On pourrait s'attendre à une forme ennuyeuse, mais non... le spectateur va de surprises en émerveillements. L'évocation du camp de Ravensbrück, où elle fut déportée, est particulièrement remarquable. Les trois jeunes comédiennes, qui jouent le rôle d'"assistantes" dans la première partie, endossent là, tour à tour, le récit concentrationnaire. Puis elles jouent le chœur de l'opérette *Le Verfügbar aux Enfers*, écrite et jouée au camp par Germaine Tillion avec ses codétenues. La jeunesse des actrices, leur jubilation à jouer, danser, chanter, réussissent l'exploit de rendre supportable cet indicible récit d'horreur et de mort. Le talent de Camille Granville, au jeu tranquille et retenu dans le rôle de Germaine Tillion, y est aussi pour quelque chose. Celle-ci clôt magnifiquement le spectacle en solo, avec entre autres, le récit de la rencontre entre Germaine Tillion et Yacéf Saadi, responsable des actions "terroristes" d'Alger. Un grand spectacle, magistral et léger, toujours surprenant, à l'image de cette très grande dame.

MARIE-HÉLÈNE BONAFÉ

Qui a peur de Germaine Tillion ?

C'est bien de théâtre qu'il s'agit et de représentation encore : foin du documentaire et que nul n'entre ici s'il n'a le désir d'être dupé un peu ! La rencontre de **Xavier Marchand** avec cette femme d'exception aurait pu tourner à l'exercice d'admiration figé, mais par chance notre metteur en scène aime à raconter des histoires ; micro en main et bien plantée sur ses deux jambes **Camille Granville** emprunte les mots de la grande ethnologue, à la fois objet et sujet comme il se doit, sans chercher à l'incarner au-delà d'une robe-blouse rayée emblématique. Épaulée, sinon bousculée par un meneur de jeu, conférencier turbulent et discrètement burlesque (**Pascal Omhovere** porteur de la dimension malicieuse de l'œuvre) assistée de trois «compagnes» polyvalentes et multiformes, l'évocation suit son long cours en trois volets aux partis pris scéniques distincts. «Germaine dans les Aurès» vue d'un labo du Musée de l'Homme (?), façon Tintin chez les Chaouis, avec ses figurines découpées et projetées comme des peintures rupestres en mouvement, ses transparents maniaques et ensablés, ses plaques sensibles manipulées avec une

précision jubilatoire, comble et amuse le spectateur avide de savoir ! «Germaine à Ravensbrück» c'est tout autre chose, hommage à la fantaisie, à l'intelligence et au théâtre par la simplicité des moyens : formidable énergie des trois actrices qui littéralement raniment l'opérette bricolée au fond du carton, poésie et force



des statuettes de plâtre, émotion et admiration. Et puis la Guerre d'Algérie et le poids des archives ; le triomphe de l'écran géant : le plateau se vide ; les acteurs se font tout petits ; Camille/Germaine raconte la rencontre avec Ali la Pointe et Yacef Saadi assise sur un petit banc. L'Histoire Moderne interdit-elle la mise en scène. Pourquoi cet effacement devant des documents con nus, déjà soumis à l'analyse, qui témoignent d'un Réel qui limite un peu le projet ? Les contes d'ici-bas ont besoin d'imaginaire et d'un brin de spectaculaire...

MARIE-JO DHO

Il était une fois Germaine Tillion, conçu par Xavier Marchand et Sharmila Naudou d'après les écrits de Germaine Tillion, a été donné à La Criée du 12 au 21 mars

À noter

les 20 et 27 mars, Théâtre des Salins, Martigues
04 42 49 02 00
www.theatre-des-salins.fr

Les mots de Germaine Tillion résonnent sur scène

Dans une mise en scène sobre privilégiant la parole, Xavier Marchand, fondateur de la compagnie Lanicolacheur, rend hommage à cette ethnologue et ancienne déportée

IL ÉTAIT UNE FOIS GERMAINE TILLION
Théâtre de la Criée

MARSEILLE
De notre correspondante régionale

Ethnologue, résistante à l'oppression nazie et militante contre la torture durant la guerre d'Algérie, décédée en 2008 à l'âge de 101 ans, Germaine Tillion connut une destinée singulière à laquelle Xavier Marchand rend hommage dans sa dernière création, *Il était une fois Germaine Tillion*, au théâtre marseillais de La Criée (1). Il la découvrit lors d'une émission de radio, évoquant l'émeute algérienne de Sétif, le 8 mai 1945, terreau de la future guerre d'indépendance algérienne. Séduit par sa voix « vive », il lit ses ouvrages *Il était une fois l'ethnographie*, *Ravensbrück*, *Le Verfügbar aux Enfers* et *Ennemis complémentaires*, qu'il décide d'adapter au théâtre pour révéler l'oralité de cette écriture « simple », « accessible », et une œuvre « engagée ». « Cette écriture pouvait être portée sur scène car Germaine Tillion se pose moins en universitaire qu'en "passeuse" d'une grande histoire contée à travers des anecdotes. Surtout, elle montre que la connaissance fine du monde est le fondement de toute action », explique Xavier Marchand.

Des livres précités, il ne touchera



Il était une fois Germaine Tillion, une mise en scène pour révéler l'écriture simple, accessible et engagée de la Résistante à l'oppression nazie.

« pas un mot », privilégiant, au danger du monologue, une parole, portée tour à tour par cinq comédiens. Chaque période possède sa théâtralité propre. La pièce s'ouvre sur les débuts d'ethnologue (1934-1940) dans l'Aurès, province montagneuse du sud de l'Algérie. Avec humour, elle raconte les relations entre fonctionnaires et colons, les rivalités entre familles locales et ses déboires pour trouver « le seul mulet non syndiqué », qui portera son magnétophone, au poids supérieur à un quintal. Chants berbères et photos des paysages arides de l'Aurès ponctuent le récit.

Fondatrice d'un réseau d'évasion dès 1940, Germaine Tillion est déportée par les nazis en 1943 dans le camp de concentration allemand de Ravensbrück. Appels interminables, travaux harassants, sélection pour les « transports noirs » synonymes d'aller simple vers le four crématoire... De cette déshumanisation extrême, Germaine Tillion fait... une opérette, *Le Verfügbar aux Enfers*, qui met en scène un naturaliste

« Si l'ethnologie, qui demande patience, écoute et disponibilité, doit servir à quelque chose, c'est bien à vivre ensemble », disait-elle.

exposant les caractéristiques de cet « animal toujours disponible ». Sous une lumière blafarde, les prisonnières, vêtues d'une simple robe grise, chantent : « Vous avez droit au transport noir ! » « J'irai dans un camp modèle avec eau électricité et gaz », répond la prisonnière malade. « Gaz, surtout », glisse le chœur. L'ironie est mordante, cruelle. « Comme la névrose, la futilité est un des refuges contre des faits intolérables », dit Germaine Tillion, qui étudiera les mécanismes concentrationnaires après sa libération.

Retour dans l'Aurès algérien en décembre 1954. Elle découvre la

« clochardisation » des Algériens, poussés à l'exode rural par l'agriculture intensive, vantée par des images d'archives diffusées sur grand écran. Dans une Algérie déchirée par la guerre d'indépendance, elle crée des centres sociaux, s'engage dans la lutte contre la torture. Dans un long monologue, elle se fait promettre par Yacef Saadi, le chef de la rébellion algérienne, de cesser les attentats si elle parvient à faire arrêter les exécutions capitales des rebelles. Ce qu'elle obtiendra en écrivant au général de Gaulle.

Germaine Tillion restera plus connue pour ses faits de résistance que pour ses observations ethnologiques, au grand regret de Christian Bromberger, professeur d'ethnologie à l'Institut d'ethnologie méditerranéenne et comparative. « Dans les années 1960, l'Algérie n'était pas un terrain d'étude à la mode et son style, mêlant rigueur scientifique et distance par l'humour, n'était pas très académique », explique l'auteur de *Germaine Tillion, une conscience dans le siècle*. « Si l'ethnologie, qui demande patience, écoute et disponibilité, doit servir à quelque chose, c'est bien à vivre ensemble », disait-elle. L'étude de la culture de l'autre comme support à une meilleure connaissance de la sienne.

CORINNE BOYER

(1) Jusqu'au 21 mars, au 15 quai Rive-neuve, 13001 Marseille. Jeudi 18 et vendredi 19 mars à 19h, samedi 20 et dimanche 21 mars à 15h.

RÉS. : 04.91.54.70.54. Également les 26 et 27 mars au Théâtre des Salins, à Martigues.